

LOVE HUNTERS

ASHLEIGH CUMMINGS

EMMA BOOTH

STEPHEN CURRY

UN FILM DE BEN YOUNG



UFO DISTRIBUTION présente une production Factor 30 films

TRIBECA
FILM
FESTIVAL

GIORNATE
DELLE
AUTORI
VENEZIA 2016
Meilleure Actrice

FIFB
FESTIVAL
Meilleur réalisateur
Meilleure actrice

SXSW
2017

LOVE HUNTERS

un premier film de **Ben Young**

avec Emma Booth • Ashleigh Cummings • Stephen Curry • Susie Porter

AUSTRALIE – 2016 – Format image 2.39 – son 5.1 – DCP - 1H48

Photos, dossier de presse et extraits sont téléchargeables sur www.ufo-distribution.com

DISTRIBUTION

UFO DISTRIBUTION

135, boulevard de Sébastopol - 75002 Paris

Tel: 01 55 28 88 95

E-mail : ufo@ufo-distribution.com

SYNOPSIS

Australie, été 1987. Un soir, alors que la jeune Vicki Maloney se rend à une soirée, elle est abordée dans la rue par Evelyn et John White, deux trentenaires qui l'invitent chez eux. Sur place, elle comprend qu'elle est tombée dans un piège. Séquestrée, sa seule chance de survie sera d'exploiter les failles du couple...

NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR BEN YOUNG

L'idée de *Love Hunters* m'est venue après la lecture d'un livre sur la criminalité des femmes et les tueuses en série. Elle a ravivé une angoisse d'enfance que mes parents m'avaient transmise, provenant d'une série de crimes proférés par un couple de tueurs. Ce qui était terrifiant pour moi, c'était qu'une femme – et une mère – puisse participer à ces crimes horribles contre des adolescentes, et pour quelle raison... l'amour ? En cherchant à comprendre, une fois adulte, j'ai été profondément

fasciné par la psychologie dans les relations de co-dépendance et j'ai commencé à comprendre de quelle manière elle pouvait se manifester. Un sociopathe recherche des gens vulnérables et opprimés, puis les séduit jusqu'à prendre leur contrôle, puis commettre les crimes les plus odieux, au nom de l'amour toujours. Il y avait tant de choses que je voulais explorer et exposer, car bien que ces cas de co-dépendance soient extrêmes, il n'y a pas de doute que différents jeux de pouvoir existent

dans les relations sociales, au point que je peux même établir des parallèles avec mes propres expériences. Sur le plan thématique, c'est un film sur le contrôle et la violence domestique, des thèmes universels. J'ai conçu le film comme une variation sur la psychologie des gens qui s'enferment dans ce type de relations destructrices, évidemment pas comme une légitimation des actes odieux qui sont parfois commis à la fin.





Love Hunters a été tourné en extérieur, à une époque où la température excédait parfois les 40 degrés. Je voulais donner l'impression qu'on observait de vraies personnes dans leur environnement naturel, c'est pourquoi nous avons souvent utilisé de longues focales et avons minutieusement chorégraphié l'action, de sorte que la mise en scène en elle-même s'efface aux yeux du public. Nous avons un plan de tournage serré (20 jours), j'ai donc très tôt parlé aux comédiens pour les aider à se familiariser avec la psychologie complexe de leurs personnages.

Ce n'est jamais une décision facile de situer un film dans le passé quand il y a des contraintes budgétaires, j'ai pourtant senti que c'était un choix artistique important. Perth, la ville où j'ai grandi, était différente dans les années 80. Les gens faisaient encore de l'autostop à n'importe quel moment du jour et de la nuit, et il n'était pratiquement jamais question de criminalité. C'est pour cette raison que les gens se comportaient différemment et avaient plus confiance les uns envers les autres. En situant l'histoire à cette époque, la trajectoire des personnages devient

une métaphore de l'époque où ma ville a perdu son innocence. Le décor d'une Australie des années 80 pose une esthétique spécifique et a inspiré une bande son dont j'espère qu'elle ajoute au caractère unique du film.

L'Australie n'hésite plus aujourd'hui à mettre en lumière les violences familiales, et cette histoire offre une vue de l'intérieur sur la relation qui lie un criminel à sa victime. Son sujet peut sembler difficile, mais le film, je l'espère, parce qu'il s'intéresse de près à chaque personnage, n'est pas dénué de sensibilité ni de cœur.

ENTRETIEN AVEC BEN YOUNG

Et si, sous son apparence de thriller tout en tension, *Love Hunters* était un regard biaisé sur un rapport de couple ?

Je ne le définirais pas tout à fait en ces termes. Si vous voulez voir une version tordue d'une comédie romantique avec des tueurs en série, vous la trouverez plus du côté de *Tueurs Nés* (NDR : le film d'Oliver Stone)... *Love Hunters* s'inscrit plus dans le registre du thriller psychologique, mais le traite sous l'angle de la dépendance amoureuse, les extrémités vers lesquelles elle peut conduire, en privant l'autre de liberté et d'identité. Dans

ce sens, mon film est une anti love story, parce qu'il explore la part sombre d'un rapport amoureux. Qui n'a pas fait – évidemment pas jusqu'au degré des personnages de *Love Hunters* - l'expérience d'une relation tellement fusionnelle, qu'on finit par s'y perdre, se nier ? J'ai voulu montrer le versant opposé au point de vue optimiste des comédies romantiques. Ça me paraît plus proche de la réalité...

Si on parle de réalité, contrairement à de nombreux films sur des tueurs en série, *Love Hunters* n'est pas basé sur un cas réel, mais s'inspire de plusieurs. Pourquoi ce choix ?

Tout vient de ma mère. Elle est écrivaine de romans policiers et m'a très souvent fait

lire les livres qui parlaient d'authentiques affaires dont elle s'inspirait pour les siens. Le fait qu'on y parle souvent de femmes meurtrières m'a fasciné. Elles tuent pour des raisons bien plus complexes et variées que les hommes. Eux, c'est généralement lié au sexe ; elles, beaucoup plus rarement. En revanche, dans leur cas, c'est assez souvent par amour. C'est encore plus vrai quand il s'agit de tueuses en série, qui dans la plupart des cas assistent leurs maris ou amants. Or, je ne voulais pas faire un énième film sur des personnes horribles commettant des actes atroces, ni emmener *Love Hunters* sur le terrain de la morale ou de la rédemption. Si j'étais parti d'un cas réel, je n'aurais pas eu la liberté de pouvoir entrer dans la tête





des personnages comme je le voulais. Ni, sans doute, la possibilité – et c'était le pari du film - de faire d'Evelyn un personnage empathique, parfois vulnérable : aucune tueuse sur laquelle j'ai eu de la documentation ne l'était vraiment, toutes étaient décrites comme des monstres. Je ne leur ai emprunté que des parcelles de leur psychologie.

*Evelyn n'est pourtant pas immédiatement le personnage central de *Love Hunters*. La première partie se focalise sur Vicki et bascule ensuite sur elle. Comme si vous vouliez passer du portrait de l'innocence d'une adolescente à la cruauté d'une femme adulte...*

Initialement je voulais qu'Evelyn soit au

centre du film dès le départ, mais les premières ébauches du scénario mettaient mal à l'aise les gens à qui je les ai fait lire, parce qu'ils n'arrivaient pas à sympathiser avec elle. Je me suis rendu compte que je faisais fausse route et ai décidé de partir du schéma que vous évoquez : il me fallait une autre porte d'entrée, un personnage effectivement plus innocent pour pouvoir progresser vers une facette plus noire du genre humain.

*Ça ne passe pas que par Vicki : *Love Hunters* s'ouvre sur une séquence filmée au ralenti, forme que vous utilisez à plusieurs reprises dans le film, qui installe d'emblée une atmosphère...*

Le ralenti est une manière d'indiquer

qu'on est dans la perspective, le point de vue d'un tueur en série. Ils perçoivent les choses différemment, repèrent des détails auxquels le commun des mortels ne fait pas attention. Je voulais plonger immédiatement le spectateur dans la sensation que quelqu'un observe, scrute. Le scénario de départ se passait d'ailleurs beaucoup plus à l'intérieur de la maison de John et Evelyn. C'était beaucoup plus neutre en termes de lieux ou même d'époque. Mais il fallait que les choses soient un peu plus contextualisées. C'est en y réfléchissant que j'ai eu l'idée de tourner cette scène d'ouverture, avec ce rythme et cette lumière-là. Qui permettait en même temps de situer l'action dans les années 80.

Cette époque est renforcée par le choix des chansons qui interviennent dans le film. Mais celles qui illustrent des séquences avec Evelyn, comme *My lady d'Arbanville* de Cat Stevens, proviennent plutôt de la décennie précédente...

J'ai toujours adoré que la musique d'un film exprime quelque chose des personnages. Et peut-être de moi-même : j'ai grandi dans les années 80 et donc beaucoup écouté de musique. Quand vous entendez ces morceaux dans le film, c'est un peu comme si je reprenais les commandes, mais à l'inverse, un morceau comme *My lady d'Arbanville* est probablement quelque chose qu'écoutait Evelyn dans sa propre jeunesse. C'est pour cette

raison que quand il y a de la musique dans ces scènes, ce sont des chansons des années 60 et 70. Par ailleurs, je n'aime pas du tout la manière dont la musique appuie certains effets de mise en scène aujourd'hui. Pour moi, une chanson doit servir à nourrir un personnage, et non à accentuer l'effet d'une séquence.

Love Hunters, comme de nombreux films australiens, se déroule dans une banlieue pavillonnaire. Comment expliquez-vous cet attrait des cinéastes pour ces lieux ?

La raison est simple : c'est dans ce type d'endroits que nous avons grandi. Pour mon cas, c'était dans la banlieue de Perth, celle que je filme dans *Love Hunters*. Ce sont des coins qui ont une importance

quand on y a vécu parce que dans les années 80 et 90, il y avait une vraie vie de voisinage, les gens passaient leur temps les uns chez les autres, et comme il fait beau les trois quarts de l'année, tout ce monde se retrouvait dans les jardins et les cours des maisons. Du coup, on n'en sortait pas vraiment, la banlieue était un univers qui nous contentait et nous suffisait. Je crois que les cinéastes qui ont grandi dans ce contexte y sont restés particulièrement attachés.

Une autre constante du cinéma australien est, de *Wolf Creek* aux *Crimes de Snowtown*, de s'appuyer sur des histoires de tueurs en série, probablement parce que votre pays en a connu des cas marquants.





Est-ce que, pour vous, cela dit quelque chose de la société australienne ?

Peut-être plutôt d'une certaine culture... Depuis que je suis ado et que je regarde des films, j'ai toujours adoré les films de serial killers. C'est un genre pour lequel j'ai une vraie prédilection. J'ai toujours estimé qu'un metteur en scène était le premier spectateur de ses films, qu'il fait ceux qu'il aimerait aller voir au cinéma. Pour ce que j'en ai discuté avec d'autres réalisateurs australiens, c'est aussi ce qu'ils pensent. Nous sommes bien plus clients de ce type de film que de comédies romantiques ! Maintenant, vous pointez du doigt quelque chose de plus pragmatique : oui, il y a eu pas mal de cas de tueurs en série en Australie, ce

qui fait donc de la matière pour des films, et aussi pour des films qu'on peut faire avec des petits budgets (on a des décors naturels à disposition, on a juste besoin d'un peu d'hémoglobine et l'affaire est jouée !), ce qui arrive souvent vu l'économie du cinéma chez nous. Sous un angle plus sociétal, il n'est pas impossible que le phénomène des serial killers fasse écho à quelque chose de spécifique du pays : l'Australie est vaste mais avec une population comparativement réduite, très peu dense. L'idée qu'on puisse littéralement disparaître, être rayé de la carte, est quelque chose de particulièrement concret ici, au point de faire partie de l'inconscient collectif. Il y a aussi le sentiment chez nous que les crimes restent

parfois longtemps impunis, parce que faire disparaître un corps y est très facile ; ou simplement la suspicion, puisque nous sommes un nombre limité d'Australiens, qu'il y a toujours la possibilité qu'un tueur vive incognito parmi nous. En décembre dernier, on a arrêté un tueur qui a semé des cadavres depuis 1977 mais qui n'avait jamais été inquiété... S'il y a plusieurs personnages secondaires à côté des trois principaux, c'est effectivement pour interroger autant la responsabilité de ceux qui laissent des crimes avoir lieu à côté de chez eux, que de ceux qui les commettent. Pas pour porter un jugement moral, mais pour admettre que la moindre action négative qu'on laisse passer peut avoir des conséquences dévastatrices.

Vous parliez d'hémoglobine. Il n'y en a pas beaucoup dans *Love Hunters*, mais le film est porté par une incroyable tension. Quelle était votre limite dans la violence graphique ?

La chose a été entendue dès le départ : j'ai tout de suite précisé aux acteurs comme à l'équipe technique qu'on n'allait pas faire un film d'horreur mais un thriller psychologique, que ce qui m'intéressait était l'étude de personnes qui en tuent d'autres. À partir de là, on n'avait pas forcément besoin de montrer leurs crimes. Ni donc d'accentuer une violence graphique qui aurait détourné du propos. Je ne voulais pas que les gens parlent de *Love Hunters* en disant « Oh mon dieu, tu as vu cette horrible scène de viol ! »

mais qu'ils restent concentrés sur les personnages. Évidemment, ça reste un film violent en soi, mais essentiellement sur le plan psychologique. Pour ce qui est de la tension, je suis allé à l'inverse de ce qui se fait actuellement, où les scènes sont de plus en plus rapides. L'indication que j'ai le plus donnée aux comédiens a été « va plus lentement » ! Pour revenir à la question des ralentis : ils sont placés pour la plupart dans la première partie du film, afin de pousser les spectateurs à entrer pleinement dans le rythme du film. La tension ne naît jamais de ce qu'on montre à l'écran, mais de ce qui est suggéré, de ce qu'on imagine qu'il pourrait arriver. Plus les spectateurs s'inquiètent de ce qui attend les personnages, mieux c'est.

Parlons des acteurs. Pour le rôle de John, vous avez casté Stephen Curry, un choix étonnant quand on sait qu'il est une vedette très populaire en Australie pour ses rôles dans des comédies à la télévision...

J'adorerais pouvoir revendiquer la paternité de cette idée, mais c'est celle de mon directeur de casting. Stephen est extrêmement connu et aimé du public australien, mais il s'est trouvé qu'il cherchait un rôle différent du registre qui est le sien à la télévision. Au-delà de cette idée, engager Stephen m'enlevait une épine du pied : il m'aidait, au moins en Australie, à mieux faire accepter l'idée que Vicki puisse monter dans la voiture d'un total inconnu - c'était quelque chose de courant dans les années 80 mais beaucoup moins aujourd'hui.



Avoir recours à quelqu'un de si célèbre et surtout de si apprécié par les australiens donnait une solution au problème.

Vous avez écrit le rôle d'Evelyn pour Emma Booth. A partir de là, a-t-il été facile de trouver une actrice pour jouer Vicki, Love Hunters glissant progressivement vers une confrontation entre ces deux personnages ?

J'ai effectivement voulu dès le départ qu'Evelyn soit jouée par Emma Booth, parce qu'elle me semblait incarner à la perfection la métaphore de ce rôle. Emma est une top model, elle est aussi très connue en Australie, mais ce que les gens voient d'elle, c'est d'abord sa beauté. J'adore l'idée que des spectateurs voient le film

avec cette image en tête et se retrouvent face à un personnage aussi dérangé « à l'intérieur ». Quant à Ashley Cummings, j'ai d'abord pensé qu'elle était trop âgée pour jouer Vicki, mais une fois qu'elle est entrée dans la pièce pour ses essais, j'ai été si frappé par son assurance que j'ai su qu'elle serait parfaite face à Emma.

Il y a une troisième femme dans Love Hunters, la mère de Vicki. Elle complète un motif sous-jacent au film, ce rapport parent-enfant. Et si au-delà de son aspect de fait divers, c'était surtout un film sur ce sujet ?

L'absence de relation entre Evelyn et ses enfants est bien sûr à mettre en miroir avec le rapport entre Vicki et sa mère,

mais sans que cela devienne le sujet caché de *Love Hunters*.

Combiner Evelyn, Vicki et sa mère était une manière de parler de ces femmes d'aujourd'hui, qui font ce qu'elles peuvent pour être indépendantes, pour prendre leurs vies en main. *Love Hunters* est, bien plus qu'un film sur les tueurs en série, un film sur elles.

*Un entretien réalisé par Alex Masson
- avril 2017*

BEN YOUNG

SCENARISTE et REALISATEUR

Ben Young est un scénariste et réalisateur reconnu. Il est acteur dès l'âge de 12 ans puis démarre sa carrière en tant que réalisateur pour des publicités, des clips musicaux (dont le clip *How You Sleep at Night* de John Butler Trio nommé à l'ARIA et l'ADG), des séries TV ainsi que des courts-métrages, sélectionnés dans plus de 40 festivals et ayant remporté de nombreux prix.

LOVE HUNTERS est son premier long métrage. Il sort aux Etats-Unis le 12 mai et en Australie le 1er juin.

FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

2017 – LOVE HUNTERS (long métrage)
Venice Days – Festival de Venise 2016
Prix Fedeora de la Meilleure Actrice pour Ashleigh Cummings
Festival International du Film de Bruxelles 2016
Prix du meilleur réalisateur et de la meilleure actrice pour Emma Booth
South X SouthWest Film Festival 2017
Tribeca Film Festival 2017
Festival International du Film de Beaune 2017
Festival Hallucinations Collectives 2017

2012 - Prank Patrol (Série TV - 4 épisodes)
2011 - Bush Basher (Court métrage)
- Castaway (Série TV - 4 épisodes)
2010 - Something Fishy (Court métrage)
2008 - Trapped (Série TV - 5 épisodes)
- The Planet Lonely (Court métrage)



DEVANT LA CAMÉRA

Ashleigh CUMMINGS (*Vicki Maloney*)

Née en 1992 en Arabie Saoudite, elle s'installe avec sa famille en Australie à l'âge de 12 ans.

A 14 ans, elle rejoint la Brent Street School of Performing Arts où elle apprend la comédie, et poursuit des études de danse commencées très tôt avant d'intégrer la Wenona School dans le Nord de Sydney. En 2007, elle apparaît pour la première fois sur grand écran dans DANCING QUEENS de Darren Ashton (sorti en France en janvier 2008).

A partir de 2012, elle incarne Dorothy Williams dans l'intégralité des 3 saisons de MISS FISHER ENQUÊTE de ABC1, diffusée en France sur France 3. Elle est aussi de tous les épisodes de la série australienne PUBERTY BLUES, encore inédite en France.

En dehors de LOVE HUNTERS de Ben Young, qui lui vaut le Prix Fedeora de la Meilleure Actrice lors des Venice Days au Festival de Venise 2016, elle est aussi à l'affiche de PORK PIE écrit et réalisé par Matt Murphy, sorti en février en Nouvelle-Zélande.



Emma BOOTH (*Evelyn*)

Emma Booth, née à Perth en 1982, est une mannequin très connue en Australie.

En tant qu'actrice, elle se fait remarquer en 2007 dans le film INTRODUCING THE DWIGHTS aux côtés de Brenda Blethyn. On la retrouve en 2009 dans THE BOYS ARE BACK de Scott Hicks, aux côtés de Clive Owen, puis dans PARKER de Taylor Hackford en 2013. La même année, elle est à l'affiche de TRACKS de John Curran, avec Mia Wasikowska et Adam

Driver. En 2016, elle joue le rôle de Nephtys dans GODS OF EGYPT d'Alex Proyas.

Après LOVE HUNTERS où le rôle d'Evelyn a été écrit pour elle, on la retrouvera prochainement aux côtés de Sienna Miller, Cillian Murphy et Chris O'Dowd dans HIPPIE HIPPIE SHAKE réalisé par Beeban Kidron.

Pour le petit écran, elle incarne, entre autre, Kate Willis dans la première saison de la série télévisée fantastique australienne GLITCH diffusée depuis octobre 2016 sur NETFLIX France.

Stephen CURRY (*John*)

Stephen Curry est né en 1976 à Melbourne. Il y mène depuis une carrière florissante à la télévision dans des séries et soap opéras, au cinéma dans des comédies, sur scène au théâtre et dans des stand-up. Extrêmement populaire en Australie, il a entre autre joué en 1997 aux côtés d'Eric Bana, à ses débuts, dans THE CASTLE, une comédie qui est l'équivalent en France de nos "Bronzés". Avec LOVE HUNTERS, il casse son image et se révèle dans un registre où on ne l'attend pas.



FICHE ARTISTIQUE

VICKI	Ashleigh Cummings
EVELYN	Emma Booth
JOHN	Stephen Curry
MAGGIE	Susie Porter
TREVOR	Damian de Montemas
JASON	Harrison Gilbertson

FICHE TECHNIQUE

RÉALISATEUR	Ben Young
SCÉNARISTE	Ben young
PRODUCTRICE	Melissa Kelly
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	Michael McDermott
DIRECTEUR ARTISTIQUE	Louise Brady
DIRECTRICE DU CASTING	Anousha Zarkesh
COSTUMIÈRE	Terri LAmera
COMPOSITEUR	Dan Luscombe
INGÉNIEUR DU SON	Ric Curtin
MONTEUR	Merlin Eden

MUSIQUES

“Carol of the bells”

Composé par Peter J. Wilhousky

Publié par Carl Fischer LLC

Interprété par Libera

Réalisé par Robert Prizeman

avec l'autorisation de Robert Prizeman

“Nights in white satin”

Composé par J. Haywood

Administré par Essex Music of Australia Pty Ltd

Interprété par the Moody Blues

Sous license de Decca Music Group Limited

avec l'autorisation de Universal Music Australia Pty Limited

“Lady D'Arbanville”

Composé par Y. Islam (Bmg Chrysalis / Mushroom Music)

Interprété par Cat Stevens

Sous license de Universal Island Records Limited

avec l'autorisation de Universal Music Australia Pty Limited

“Atmosphere”

Composé par Curtis / Hook / Morris / Sumner

Administré par Universal Music Publishing

Interprété par Joy Division

avec l'autorisation de Warner Music Australia Pty Limited

“Shivers”

Composé par R. S. Howard (Mute Song / Mushroom Music)

Interprété par The Boys Next Door

avec l'autorisation de Warner Music Australia Pty Limited

MISSING



GABBY DONOVAN

LAST SEEN DECEMBER

**WALKING HOME FROM
COURTS ON GREENOUGH
IF YOU HAVE ANY INFORMATION**

PLEASE CALL 550 228

